HENRIK IBSEN

BRAND

Poème dramatique en cinq actes

(Brand)

Traduction française de
Maurice Prozor

Répertoire Nordique

EDITIONS DU BRIGADIER

Brand signifie en norvégien « incendie » et en vieil allemand « épée ». Pareil à une épée de feu, le pasteur Brand se consume et consume ceux qui l'aiment dans sa quête inexorable d'absolu, guidé par le principe du « tout ou rien ».

Ibsen dresse dans cette pièce un magnifique portrait de la puissance et des limites de l'extrémisme. S'y déploie aussi la lutte de l'individu, certain d'avoir raison, contre une société qui vit au contraire de compromis permanents, un thème central dans toute son œuvre. *Brand* est la première pièce d'Ibsen a connaître le succès : elle a été créée à Stockholm le 24 mars 1867 et, en France, dans la présente traduction, en 1895 au Théâtre Nouveau, sous la direction de Lugné-Poe.

Henrik Ibsen (1828-1906) est un dramaturge norvégien aussi connu pour les grandes fresques écrites pendant sa jeunesse (Peer Gynt, Brand, Les Prétendants à la Couronne) *que pour ses pièces contemporaines écrites à l'âge mûr, qui critiquent le fonctionnement d'une société basée sur le mensonge et le faux-semblant, comme* Maison de Poupée, Un Ennemi du Peuple *ou* Le Canard Sauvage.

Prix : 16,00 €
ISBN : 978-2-494702-93-6

9 782494 702936

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Brand
Sa mère
Eynar, peintre
Agnès
Le bailli
Le médecin
Le doyen
Le sacristain
Le maître d'école
Gerd
Un paysan
Un adolescent, son fils
Un autre paysan
Une femme
Une autre femme
Un écrivain public
Prêtres et employés.
La foule, hommes, femmes et enfants
Le tentateur du désert
Un chœur invisible
Une apparition
Une voix

L'action se passe de nos jours et se transporte d'un point à l'autre de la rive d'un fjord, dans un district de la Norvège occidentale.

Acte Premier

Un haut plateau couvert de neige. Brouillard lourd et épais. Pluie. Demi-ténèbres.

Brand, vêtu de noir, un bâton à la main, un havresac au dos, s'avance avec peine vers l'ouest. À quelque distance derrière lui, un paysan et son fils cheminent dans le même sens.

Le paysan. — Holà, l'étranger ! Pas si vite ! Où es-tu ?

Brand. — Ici.

Le paysan, *criant à Brand.* — Tu perds ton chemin. Le brouillard s'épaissit. On voit à peine le bout de son bâton.

Le fils. — Père, voici une fente !

Le paysan. — Voici une crevasse !

Brand. — Et je ne vois plus de sentier.

Le paysan, *criant.* — Arrête, l'homme ! Que Dieu nous vienne en aide ! Attention à la neige ! La croûte est mince comme une feuille.

Brand, *tendant l'oreille.* — J'entends le bruit d'un torrent.

Le paysan. — Il y a un ruisseau sous le névé, puis un gouffre sans fond, qui nous engloutirait tous.

Brand. — Encore une fois, je dois avancer.

Le paysan. — Ce n'est pas possible ! Tiens : l'écorce cède ; tout est creusé par-dessous. Halte, l'homme ! Il y va de ta vie !

Brand. — Il le faut : j'obéis au maître qui m'envoie.

Le paysan. — Comment s'appelle-t-il, ton maître ?

Brand. — Il s'appelle Dieu.

Le paysan. — Qu'es-tu donc, toi-même ?

Brand. — Prêtre.

Le paysan. — C'est possible. Mais je sais bien, moi, que, serais-tu doyen ou évêque, tu es un homme mort avant qu'il fasse jour si tu avances sur ce névé miné par un torrent. *(Il s'approche lentement de Brand et dit d'un ton persuasif :)* Voyons, prêtre ! On a beau être un savant, avoir de l'esprit, on ne peut faire l'impossible. Allons, rebrousse chemin. Ne sois donc pas si dur, si entêté. On n'a qu'une vie, n'est-ce pas ? Que veux-tu qu'on fasse une fois qu'on l'a perdue ? Nous avons une lieue jusqu'au prochain endroit, et il fait un brouillard à couper au couteau.

Brand. — Un épais brouillard préserve des feux follets.

Le paysan. — Voyons ! Tout autour de nous, il y a des marécages sous la glace. Rien de si traître que ces marécages-là.

Brand. — Nous les traverserons.

Le paysan. — Tu nous feras marcher sur l'eau ? Allons donc ! Tu promets plus que tu ne peux tenir.

Brand. — La vraie foi nous fait marcher sur les eaux. Il en est un qui l'a montré aux hommes.

Le paysan. — C'était dans le vieux temps, ça ; aujourd'hui on serait sûr d'aller au fond.

Brand. — Adieu !

Il veut avancer.

Le paysan. — Tu risques ta vie !

Brand. — Si le Seigneur a besoin de ma mort, salut aux marécages, aux torrents, aux abîmes !

Le paysan, *bas à son fils.* — Non ! C'est un fou, un enragé !

Le fils, *prêt à pleurer.* — Père, allons-nous-en. Tu vois bien que la pluie augmente, que le temps devient de plus en plus sombre.

BRAND, *s'arrêtant tout à coup et s'approchant du paysan.* — Écoute-moi, paysan. Tu m'as dit tout à l'heure que ta fille, qui demeure aux bords du fjord, se sent mourir. Elle te l'a fait savoir et ne s'en ira pas en paix sans t'avoir vu. Est-ce vrai ?

LE PAYSAN. — Hélas ! Aussi vrai que Dieu m'entend !

BRAND. — Elle t'a marqué un terme qui expire aujourd'hui ?

LE PAYSAN. — Oui.

BRAND. — Tu n'as pas un jour à perdre ?

LE PAYSAN. — Non.

BRAND. — Viens donc !

LE PAYSAN. — Ce n'est pas possible. Rebrousse chemin.

BRAND, *le regardant fixement.* — Écoute-moi tu donnerais bien cent écus pour le salut de ta fille ?

LE PAYSAN. — Oui, prêtre.

BRAND. — En donnerais-tu deux cents ?

LE PAYSAN. — Je sacrifierais volontiers maison et bétail pour qu'elle meure en paix.

BRAND. — Et ta vie, la sacrifierais-tu ?

LE PAYSAN. — Quoi ? Ma vie ?

BRAND. — Hé bien ?

LE PAYSAN, *se grattant l'oreille.* — Ma foi, il y a mesure à tout ! Seigneur Jésus ! Souviens-toi que j'ai femme et enfants !

BRAND. — Celui que tu viens de nommer avait une mère.

LE PAYSAN. — Voilà bien des années que ça s'est passé. En ce temps-là, il arrivait des miracles, aujourd'hui il n'en arrive plus.

Brand. — Retourne chez toi. Ta vie est le chemin de la mort. Tu ignores Dieu et Dieu t'ignore.

Le paysan. — Fi, que tu es dur !

Le fils, *le tirant par la manche.* — Allons-nous-en !

Le paysan. — Oui. Mais il faut qu'il vienne avec nous.

Brand. — Moi ?

Le paysan. — Eh bien oui ! Si tu restes dans ce maudit endroit, on apprendra que nous étions partis ensemble ; pas moyen de le cacher, et je serai traîné en justice. Que tu tombes dans l'eau, je tombe, moi, dans les fers.

Brand. — Tu souffrirais pour la cause du Seigneur.

Le paysan. — Que m'importe sa cause, et la tienne. J'ai assez de ce qui me regarde. Allons, viens !

Brand. — Adieu !

On entend un bruit sourd dans le lointain.

Le fils, *poussant un cri.* — Une avalanche !

Brand, *au paysan qui l'a saisi au collet.* — Lâche-moi !

Le paysan. — Non !

Brand. — Lâche-moi, te dis-je !

Le fils. — Viens avec nous !

Le paysan, *luttant avec Brand.* — Non, le diable m'emporte !

Brand, *se dégageant, fait tomber le paysan dans la neige.* — Tu peux être sûr qu'il le fera un jour !

Il s'éloigne.